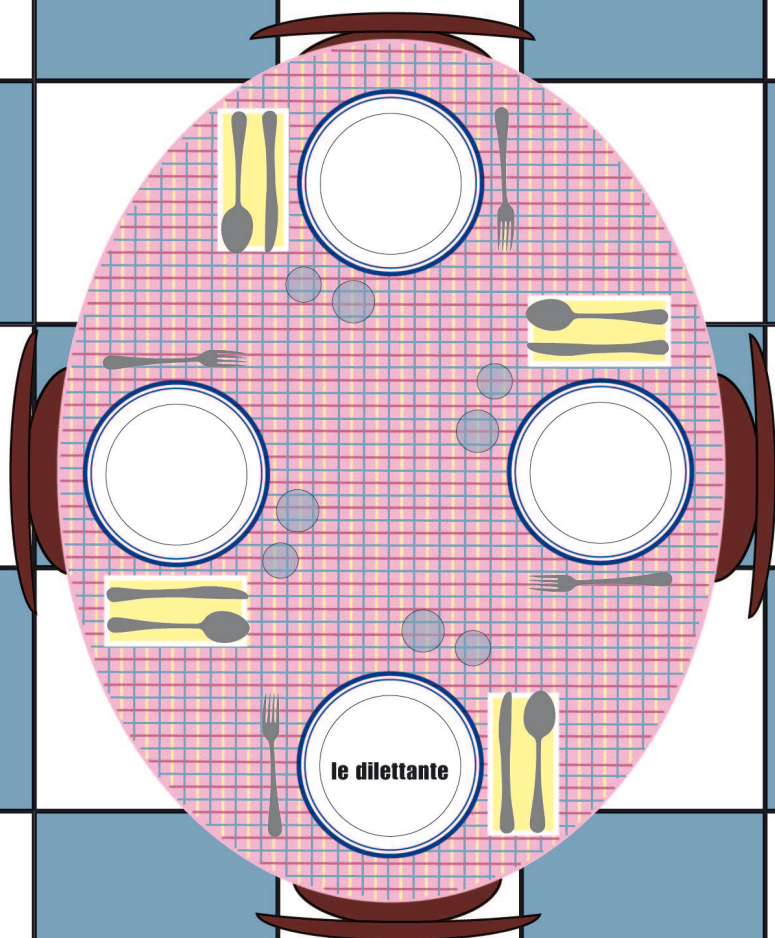


Philippe
COHEN-GRILLET

HAUT

et

COURT



DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS LE BORD DE L'EAU

Les Douleurs fantômes, récit, 2007.

Jean-Pierre Raffarin, fulgurances et platitudes, 2003.

Hymnes à la bêtise,
préface de Bruno Masure, 2002.

Maurice Papon, de la collaboration aux assises,
préface de Michel Slitinsky, 1997.

Philippe Cohen-Grillet

Haut et court

le dilettante

19, rue Racine
Paris 6^e

© le dilettante, 2012
ISBN 978-2-84263-722-4

Avertissement

Ce livre est une fiction. Il a été inspiré par un fait divers qui s'est déroulé à Coulogne, dans le Nord-Pas-de-Calais, en septembre 2007. Hormis ce point de départ, tout ce qui suit, et toute ressemblance avec des événements ou des personnages ayant réellement existé, etc.

*Il y avait des moments de panique et de vide,
des échos de rires, des flambées de souvenirs,
la fatigue fouillait dans le tout-à-l'égout de la mémoire
et rejetait à la surface des bribes de bonheur.
Le reste était angoisse et remords.*

Romain Gary
Clair de femme

Ce jour-là, en début de soirée, un peu avant l'heure de l'apéritif que nous ne prenons jamais, papa nous a réunis dans la salle à manger et a déclaré : « Aujourd'hui, plutôt que de passer à table, on va se passer la corde au cou. »

Sur le coup, j'ai un peu regretté. Non pas que je n'avais plus envie de me foutre en l'air. J'en avais autant envie que d'habitude, ni plus ni moins. Mais on était mercredi. Et le mercredi, c'est le jour où maman nous prépare des tomates farcies. Ou des endives au jambon. Mais c'est plus rare, et ce mercredi, c'étaient bien des tomates farcies. À peine rentré dans notre pavillon, j'en avais humé le fumet qui s'échappait de la cuisine et salivais par avance à l'idée d'ôter

le petit capuchon de la tomate pour en extraire un peu de farce et la mélanger avec un petit morceau de tomate, du jus et du riz. Maman ajoute toujours du basilic et de la chapelure avec la viande hachée. C'est ce qui fait toute la différence. J'étais donc un peu déçu que papa ait choisi un mercredi. Mais de toute façon, une fois les préparatifs achevés, ce qui nous a pris beaucoup plus de temps que prévu, les tomates farcies avaient refroidi et je n'avais plus très faim. Pas trop de regrets à avoir, donc.

C'est un peu de ma faute si nous avons pris du retard. Tout était pourtant réglé comme du papier à musique. Chacun savait exactement ce qu'il avait à faire. Maman et ma sœur ont déplacé les quatre chaises de style Henri II assorties au buffet pour les disposer côte à côte dans la salle à manger. En rang. Bien alignées. Papa s'est rendu dans le garage et est revenu avec les cordes que j'avais achetées la semaine précédente chez Decathlon. Au début, j'avais pensé aller dans un magasin de bricolage, il y a un Leroy Merlin à la sortie de la ville, juste avant la rocade. Mais papa m'en a dissuadé en m'expliquant : « Il nous faut du solide. Tu ne vois pas qu'une corde casse et qu'un de nous quatre se retrouve le cul par terre. On aurait l'air malin et aucun d'entre nous ne pourrait lui venir en aide. Il nous faut du costaud,

genre bout de marine ou corde d'alpinisme. » C'est comme ça que j'ai eu l'idée du Decathlon, qui n'est d'ailleurs pas très éloigné du Leroy Merlin, à la sortie de la ville, juste avant la rocade. Au rayon « montagne », le nombre de références de cordages proposé m'a un peu décontenancé. Il y en avait pour tous les goûts : au moins huit diamètres différents, sans parler des matières, ni des coloris. Allez choisir ! Heureusement, un vendeur est venu à ma rescousse. Pour ça, ils sont très bien chez Decathlon. Le conseil, c'est leur « plus ».

– C'est pour de la varappe ? m'a-t-il demandé. Couloirs rocheux ou parois abruptes ?

– Euh, les deux, je crois, ai-je répondu sans trop savoir.

– Alors, j'ai ce qu'il vous faut.

Et il m'a dégoté une belle corde : six millimètres de diamètre, blanche avec des rayures bleues, vendue au mètre, à 0,95 euro. J'en ai pris douze mètres. Trois pour chacun. Il vaut mieux compter large que de se retrouver bien embêté parce que c'est trop court. Et en général, je compte toujours large. Total : 11,40 euros.

Mais je m'égare. Si nous avions pris du retard, disais-je, c'était donc de ma faute et j'y viens. Tout était bien organisé et il m'incombait de faire les nœuds. C'est moi qui avais réclamé que

cette tâche cruciale me revienne – bien que toutes les autres n'en soient pas moins importantes. Car j'avais longtemps cherché sur Internet la meilleure façon de réaliser un nœud coulant. Et j'avais trouvé !

Là encore, il n'avait pas été facile de choisir entre les différentes techniques. Il y a d'abord le nœud coulant simple : « Un demi-nœud d'arrêt empêche le nœud coulant de glisser sur lui-même et de se défaire quand on le serre », était-il expliqué. Avantage du nœud coulant simple, il « consomme le moins de longueur, pour un résultat toujours honorable ». Mais ça ne présentait pas grand intérêt, vu que j'avais compté large. Ensuite, je suis tombé sur le « nœud du pendu inventé par le bourreau londonien Jack Knight au XVII^e siècle ». Là, il fallait réaliser « sept à neuf trous avec la corde » pour permettre au nœud de coulisser. Et, comme par miracle, « un léger effet de frein maintient la boucle ouverte tant que ce qui doit être pris ou suspendu ne se balance pas dans le vide ». Ingénieux mais trop compliqué. Enfin, j'ai fini par trouver mon bonheur : « Le nœud de laguis, qui est un nœud coulant utilisant un nœud de chaise comme boucle dans laquelle coulisse le dormant. » La méthode est simple : on commence par faire une boucle, qu'on appelle le « puits », ensuite « le serpent

sort du puits, fait le tour de l'arbre et rentre dans le puits ». Fastoche ! Grâce à cette astuce mnémotechnique, je ne risquais pas de me gourer. Je me suis quand même entraîné.

Mais ce mercredi, allez savoir pourquoi, j'ai raté mes nœuds. Le trac sans doute. Résultat : tous mes nœuds coulants étaient inutilisables. Heureusement que je m'en suis aperçu à temps car là, c'est sûr, on se serait retrouvés tous les quatre le cul par terre. Il a donc fallu recommencer les nœuds. Depuis le début. Cette fois, pour ne plus m'emmêler, je suis monté dans ma chambre pour imprimer le mode d'emploi que j'avais trouvé sur le site internet. Il y avait même un schéma, mais il ne ressortait pas bien car il était en couleurs et la cartouche de bleu outremer de mon imprimante commençait à montrer des signes de fatigue. Elle allait bientôt rendre l'âme, vidée. Aussi, pour ne pas commettre de nouvel impair, je m'en suis tenu aux seules consignes du texte que j'ai suivies à la lettre. Pas à pas, en prenant mon temps et en m'appliquant. « Bon, alors, je recommence : le puits, le serpent et l'arbre », ai-je repris devant toute ma famille suspendue à mes lèvres autant qu'à mes gestes. « Un, je fais une boucle. Deux, je fais passer le courant du nœud dans la boucle. Trois, je contourne le dormant avec le courant et... quatre,

je fais revenir le courant dans la boucle, parallèlement au premier passage... mais dans l'autre sens ! Eh oui, le serpent sort bien du puits, il fait bien le tour de l'arbre avant de rentrer dans le puits mais dans l'autre sens ! » C'est ça que j'avais oublié. À se demander où j'avais la tête.

Papa m'a un peu aidé pour accélérer les choses. Il a reproché à ma mère de ne pas mettre la main à la pâte. « Mais tu sais bien que je ne comprends rien à Internet », lui a-t-elle sèchement rétorqué. Ça m'a un peu contrarié qu'ils se chamaillent. Surtout un jour comme celui-là. C'est comme un dimanche de noces (même si on était mercredi) : on voudrait que tout se déroule comme prévu et, surtout, que personne ne se dispute. Et puis après tout, c'était de ma faute. Maman n'y était pour rien.

Finalement, sur le coup de 20 h 10, 20 h 15 peut-être, tout était fin prêt. C'est à ce moment que ma sœur s'est écriée : « La lettre ! On a oublié la lettre ! » Elle a de la présence d'esprit ma sœur. Heureusement. Car en effet, mon père n'avait pas disposé le mot sur la table de la salle à manger. Nous l'avions rédigé collectivement et ça n'avait pas été une partie de plaisir. Des heures entières à chercher les phrases, les mots, les bons, avant de se décider. Il y en avait toujours un à qui ça ne convenait pas : « Il faut ajouter ceci »,

« Il ne faut pas dire ça comme ça », « Moi, j'aurais plutôt écrit... » Et patati et patata. Des heures et des heures à plancher pour, finalement, oublier la lettre. Vraiment, c'eût été trop bête. Tout le monde a dévisagé mon père qui, je crois, s'est senti dans la posture de l'accusé. « Bon, oui. J'ai oublié la lettre, d'accord. Mais aussi, c'est à cause de votre mère qui n'a pas enlevé le couvert. Ce n'était pas prévu que le couvert soit mis. Ça m'a embrouillé. » À ce moment, j'ai bien cru que maman allait sortir de ses gonds. D'abord on lui reproche de ne pas aider à faire les nœuds et maintenant, d'avoir mis le couvert. Faut quand même pas pousser ! J'ai bien remarqué qu'elle bouillait intérieurement. Pour éviter que tout ça dégénère en querelle conjugale, j'ai pris la parole pour apaiser les esprits. D'autant que les assiettes étaient posées sur la table et que, en cas de querelle conjugale, la vaisselle à portée de main, ce n'est jamais très bon. « Ce n'est pas grave. Sœurette, va chercher la lettre s'il te plaît. Moi, je vais débarrasser la table. » Finement joué. Ma sœur a grimpé à l'étage. Papa et maman se sont assis et j'ai rangé les assiettes dans le buffet de style Henri II assorti aux chaises.

J'allais m'emparer des couteaux et des fourchettes quand mon père a dit : « Laisse tomber. Ce n'est pas grave. On a assez perdu de temps

comme ça. » Ma mère a acquiescé : « C'est vrai. » Ils étaient d'accord, ou, à tout le moins, n'allaient pas se disputer : j'étais heureux.

Ma sœur a posé la lettre entre les quatre verres Pyrex, bien au milieu, sur le repose-plat où auraient dû se trouver les tomates farcies. Et nous sommes montés sur les chaises.

*Macabre découverte dans la véranda.
Quatre membres d'une même famille ont été
retrouvés pendus*

Dans le paisible quartier, c'est la consternation et l'incompréhension. Hier, jeudi, vers trois heures de l'après-midi, madame Bin a découvert les corps sans vie de ses quatre voisins, les parents et leurs deux enfants, pendus dans leur salle à manger. Selon les premiers éléments recueillis sur place par les gendarmes, il s'agirait bien d'un suicide collectif. Quelles peuvent être les causes de ce terrible drame familial ? Qu'est-ce qui a pu pousser au désespoir une famille unie et réputée sans histoires ? Pour l'heure, tout le monde se perd

en conjectures. « Je suis consternée et je n’y comprends rien », nous a déclaré la voisine à l’origine de la sinistre découverte. Selon cette retraitée, connue et aimée de tous dans le quartier où elle a passé sa vie, rien ne laissait présager un tel geste. Les quatre membres de la famille étaient des gens simples et affables. Le père avait pris sa retraite anticipée après avoir travaillé durant plus de trente ans comme comptable à l’usine locale de produits émaillés bien connue de notre région. La mère était femme au foyer. Quant aux deux enfants, ils ont suivi une scolarité que l’on peut qualifier de « normale ». La fille s’était trouvé un emploi de secrétaire au sein d’une agence d’auto-école. Bien qu’au contact direct et fréquent des jeunes venus passer leur permis de conduire, on ne lui connaissait pas de liaison sentimentale. Quant au fils aîné, il avait certes connu un parcours plus chaotique. Après son bac de gestion, il avait vainement tenté d’intégrer l’entreprise où exerçait son père. Multipliant les « petits boulots », il venait apparemment de se poser et avait trouvé depuis quelques mois une place fixe comme magasinier en charge de la gestion des stocks dans un hypermarché situé à la sortie de la ville, près de la rocade.

Toujours selon la gendarmerie, les suicides se seraient déroulés de manière « quasi-simultanée ».

Les quatre désespérés seraient montés sur des chaises de style Louis-Philippard avant d'y donner chacun un coup de talon fatal. Les cordes utilisées pour leur funeste dessein auraient été achetées dans une grande enseigne d'articles de sport, au rayon « montagne », comme semble l'attester un ticket de caisse à 11,40 euros retrouvé par les gendarmes. Il faudra attendre l'autopsie, qui doit avoir lieu ce lundi, pour en savoir plus. De son côté, le parquet a ouvert une enquête pour « recherche des causes de la mort », confiée à la gendarmerie. Un détail, toutefois, intrigue les enquêteurs : un repas, composé de hachis parmentier selon la voisine, avait été préparé et la table était dressée pour le déjeuner. Pourquoi les quatre malheureux n'ont-ils pas consommé ce plat ? Pourquoi se sont-ils refusé ce dernier plaisir avant de se donner la mort ?

Si j'avais lu cet article, il m'aurait mis en boule. Dans une colère noire. Quoi ? Pas un mot sur notre lettre ? Alors que nous y avons apporté un soin tout particulier et, j'insiste au risque de me répéter, y avons passé des heures ! Mais ça, Monsieur le Journaliste s'en moque. Non, tout ce qu'il retient, c'est que notre voisine « n'y comprend rien ». De toute façon, elle n'a jamais rien compris la vieille chouette. Depuis le temps,